

La Route de Bretagne

par
F. Gourvil



CONSORTIUM D'EXPLOITATION
DES CIRCUITS AUTOMOBILES DE L'OUEST
(ROUTES de BRETAGNE et de NORMANDIE)
— 27, Avenue George-V. - DINARD —

30

La Route de Bretagne

par
F. Gourvil



CONSORTIUM D'EXPLOITATION
DES CIRCUITS AUTOMOBILES DE L'OUEST
(Routes de Bretagne et de Normandie)
— 27, Avenue George-V. - DINARD —

LA ROUTE DE BRETAGNE

Introduction



DES siècles ont pu s'écouler sans apporter quelque progrès notable dans l'art de voyager, avant que la traction mécanique soit devenue d'une application courante.

En ce qui concerne la Bretagne, les moyens de s'y déplacer, l'état de ses routes, le confort de ses auberges, au cours des deux cents années qui ont précédé l'introduction progressive du chemin de fer dans ce pays, nous avons tout loisir de le constater.

Il suffit pour cela de feuilleter les ouvrages, ou de dépouiller la correspondance de certains auteurs diversement célèbres, ayant effectué un « Itinéraire de Bretagne » plus ou moins complet, entre le début du XVII^e siècle et le milieu du XIX^e.

Parmi ceux-ci, on peut citer le Normand Dubuisson-Aubenay qui visita l'Armorique en 1629 et en 1636; le Saintongeais Jouvin, qui, un demi-siècle plus tard, se lançait à son tour à la découverte d'une province encore presque inconnue; l'Anglais Young, infatigable pédestrian qui ne pouvait manquer d'inclure la visite de cette province dans son « Tour de France » accompli sac au dos à l'époque révolutionnaire.

On ne saurait oublier les « touristes » Stendhal, Gustave Flaubert, Maxime du Camp, et quelques autres romantiques de marque dont les notes de voyages et souvenirs ont favorisé le « lancement » littéraire de la presqu'île armoricaine.

A consulter les ouvrages ou les lettres de ces différents auteurs, on se rend compte que les conditions matérielles d'un « Tour de Bretagne » n'avaient guère tellement évolué entre 1630 et 1845.

Si en dernier lieu les routes se montraient plus sûres qu'elles ne l'étaient deux cents ans auparavant, débarrassées des manières d'espingle ou de matraque dont la rencontre fut longtemps le lot coutumier des voyageurs de tous ordres; si les chaussées étaient un peu plus « roulantes » qu'au grand siècle, il s'en faut qu'entre temps un déplacement de quelque importance eût pris les apparences d'une simple promenade.

L'art véhiculaire des carrossiers louisphilipparde, qui avait atteint son apogée dans la construction des diligences restait fâcheusement apparenté à celui des constructeurs de coches, de pataches et autres infernales guimbardes si cruelles aux reins de leurs occupants.

A peu de chose près, les lieues de 1840 étaient aussi fastidieuses que celles du temps de Louis XIII, à cause du temps perdu dans les montées, dans les relais et aux étapes.

Quant aux auberges, si la chère en était généralement louée, que de réflexions en revanche sous la plume des romantiques, comme sous celle des contemporains de Voiture ou de La Fontaine, sur l'importunité des mouches, des divers parasites, sur les promiscuités inattendues et sur la qualité douteuse de la literie dans les chambres du « Grand Monarque », du « Lion Couronné », du « Pélican Royal », entre autres maisons où l'on logeait « à pied et à cheval »!

La Bretagne a connu les diligences jusqu'en plein Second Empire, et il y a à peine trois quarts de siècle que la première ligne de chemin de fer y a été inaugurée. Nos grands-pères auraient donc mis dans leur jeune temps douze ou quinze jours pour faire le tour de leur pays sans perdre aucune heure à en visiter les curiosités; douze à quinze jours de roulage cahotant, séparés par autant de nuits durant lesquelles le repos n'était souvent qu'une chimère!

Comparons avec celles que nos proches ascendants ont pu

connaître, les conditions d'un moderne « Tro Breiz »: soixante-dix ou quatre-vingts années de progrès mécanique ont plus fait pour le bien-être des voyageurs parcourant l'Armorique, que la kyrielle de siècles écoulés depuis les débuts de la traction animale jusqu'au déclin de la diligence.



Danseurs
Comouillais

Autrement favorisés que les « amateurs » de l'ancien régime et les précurseurs romantiques du tourisme, les voyageurs du Tour de Bretagne, en cette première moitié du XX^e siècle, ignorant toute fatigue, dégagés de tous soucis en ce qui concerne leur gîte et le transport de leurs bagages, peuvent réellement consacrer tout leur temps à la contemplation des sites, à l'étude des monuments, à l'observation des multiples particularités d'un pays dont les beautés et le pittoresque semblent se renouveler indéfiniment sous l'invisible baguette des fées de la mer, des bois et des nobles solitudes de la montagne.

LA BRETAGNE, terre d'histoire et de légende, est un pays de grands spectacles naturels et de curiosités monumentales impossibles à dénombrer. Le cosmopolitisme envahissant n'a pas réussi à détruire en son peuple, l'originalité profonde, — marquée par une langue, des costumes et des usages encore très vivaces... La Bretagne n'a plus désormais aucune excuse d'être ignorée.

Il fut un temps où tout Breton valide se croyait tenu d'accomplir, une fois au moins un pèlerinage circulaire long de deux cents lieues, qui consistait à honorer dans leurs cathédrales respectives les sept saints fondateurs des évêchés de son pays.

Et l'on assure que tout homme qui avait failli, sans raison valable, à ce Tour de Bretagne, devait le réaliser après sa mort pendant son temps de Purgatoire, en avançant tous les sept ans de la longueur de son propre cercueil!...

A ce compte, les joies du Paradis étaient bien lointaines pour les défailants; et nul doute que cela n'explique l'incroyable vogue du « Tro Breiz » à l'époque médiévale.

Ce « Tro Breiz », l'autocar en a fait revivre curieusement les fastes depuis quelques années, non seulement pour les Bretons, mais aussi pour les gens de goût de tous pays.

De plus en plus nombreux sont à chaque belle saison ceux qui, semble-t-il, veulent éviter la géhenne du Purgatoire en se libérant des antiques obligations imposées par une foi où le patriotisme avait autant de place que la religion elle-même.

Mais à l'inverse des vieux pèlerins qui gagnaient le Ciel au bout d'un mois de marches pénibles de sanctuaire en sanctuaire, les itinérants de la « Route de Bretagne » savourent les délices du « Gwenved » celtique dès qu'ils ont entamé leur circuit le long de l'admirable et souple ruban « voyer » qui se déploie sur le pourtour de la péninsule...

Et ces délices, sans cesse recréés au cours d'une semaine bretonne passée à rouler sans effort de merveilles naturelles en merveilles culinaires, et de merveilles culinaires en merveilles architecturales, ne sont point de celles qui s'estompent dans les souvenirs, comme fond un sorbet dans la bouche d'un enfant altéré.

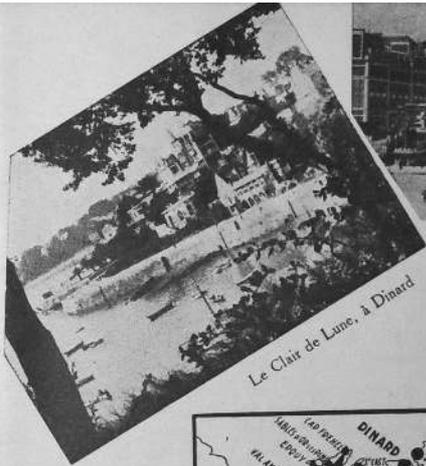
Non... Elles s'incorporent à quiconque y a goûté, et se muent au retour en une très douce nostalgie.

Une nostalgie comme seule la vieille « terre de granit » célébrée par Brizeux, l'« aïeule au visage innombrable » chantée par Saint-Pol-Roux, sait encore en distiller pour se faire d'éternels amis de ceux-mêmes qui seraient venus la voir en curieux distraits.

Et c'est ainsi que l'art de voyager, au siècle de la vitesse et du confort, loin d'avoir desservi la Bretagne comme le présageaient les Jérémies d'une précédente génération, aura donné à ce pays un visage que les voyageurs des siècles révolus eussent préféré à celui qu'il montrait de leur temps, s'il leur avait été donné de choisir entre les deux.



Rochers
à Belle-Ile



Le Clair de Lune, à Dinard



La plage de l'Écluse, à Dinard



Saint-Malo, vu de la Palmeraie



1

De Dinard à Saint-Brieuc

GEMME d'émeraude sertie aux bords enchantés de la plus belle des rivières bretonnes, *Dinard*, — point de départ ou d'arrivée de la Route de Bretagne, — fut découverte il y a soixante-dix ans par le tourisme britannique, sous les apparences d'une simple agglomération de pêcheurs.

Cette agglomération est devenue la plus *up to date* des stations estivales de l'Ouest. Quant à la gemme dont l'éclat aurait pu se tenir au souffle du modernisme, elle continue de briller sans rivale, au milieu d'un collier posé sur l'écrin naturel que forment les rives de la Manche entre la baie du Mont Saint-Michel et celle de la *Fresnaye*...



Les bureaux de la Route de Bretagne, avenue George V, à Dinard

Les cars quittent Dinard au matin, et laissent derrière eux la Rance aux ondes glauques pour gagner le Cap Fréhel. Mais avant d'atteindre le fameux promontoire planté comme une corne dans le flanc de la mer par l'ancien comté de Penthievre, quelle suite de visions s'offre aux regards qui, pour la première fois, s'ouvrent sur la « vraie Bretagne » !

Cette Bretagne est ici celle des côtes rocheuses, des grands estuaires, des chemins sinueux, des campagnes irrégulièrement morcelées, des plages reposantes, des anses aux bords presque inviolés, où la mer semble se laisser surprendre comme une sirène endormie.

Sur la droite on découvre d'abord à chaque échappée de vue les îles et les récifs éparpillés devant Saint-Malo. Ce sont les brise-lames naturels d'une côte comblée de rares trésors par les mérites de ces vieux saints venus d'outre-Manche et qui avaient noms : Aron, Servan, Enogat, Lunaire.

Parmi eux, l'île fortifiée de Harbour, qui faisait partie de la terre ferme il y a quelques siècles encore, se dresse en sentinelle devant l'entrée de la Rance.

Au delà, vautés sur le vaste pré frissonnant étalé jusqu'à l'horizon, ce sont le Haumet, les Savattes, le Grand-Jardin, Cézembre et les Conchées...

Bientôt, la plage de Saint-Lunaire apparaît en contre-bas, entre la pointe du Décollé et le dôme harmonieux de la Garde-Guérin.

A la vallée du Frémur, franchie près de Saint-Briac succède le romantique estuaire de l'Arguenon où les lettrés évoqueront la grande ombre de Maurice de Guérin. Toutes couvertes de lierre, les ruines du Guildo que hante encore le fantôme douloureux de Gilles de Bretagne, se détachent à peine du fond de verdure sombres de la rive droite.

On prolonge volontiers la vision de ce grand paysage littéraire avant de se diriger vers Saint-Cast dont la plage incurvée entre deux pointes jadis fortifiées, vit se dérouler en 1758 une mémorable bataille entre les troupes franco-bretonnes et un corps de débarquement composé de la garde royale anglaise, puis de l'élite de la

jeunesse britannique. L'histoire nous apprend que le Duc d'Aiguillon se couvrit de gloire dans cette bataille; mais les méchantes langues de l'époque assurent que ce représentant du pouvoir central en Bretagne se couvrit surtout de farine dans le moulin d'où il surveillait les opérations.

Revenant vers le Sud-Ouest, nous admirerons la vaste faille creusée dans le littoral entre les pointes de Saint-Cast et de la Latte par cette splendide baie de la Fresnaye d'où la mer se retire complètement à marée basse et nous franchirons l'un des ruisseaux qui se perdent dans ses sables gris sur le pont métallique de Port-à-la-Duc, dans les parages duquel vinrent maintes fois s'abriter, au temps de la guerre de course, des caboteurs poursuivis par les écumeurs ennemis.

Rien de bien saillant ne vient ensuite accrocher les regards au sein d'une nature uniformément aimable, jusqu'aux landes de Fréhel en Plévenon, terminées par un promontoire que sa sauvagerie égale aux plus beaux spectacles du Vieux Monde. C'est sur les bords abrupts de cette falaise aux tons vineux, haute de 70 mètres, dont l'aspect ruiniforme fait penser à des vestiges de cités cyclopéennes, face à la Manche qui semble réagir sans trêve contre l'empiètement du continent sur son domaine, que l'on savoure, ou jamais, « l'ivresse de l'espace », et que l'on sent monter aux lèvres le vers baudelairien :

Homme libre, toujours tu chériras la mer...

Longtemps après avoir quitté ce paysage de légende, on en conserve intacts les détails dans la mémoire. On revoit le rocher de la Fauconnière et ses mouettes plaintives, la silhouette lointaine du fort de la Latte, les surplombs vertigineux de la pointe, et

La pointe de la Garde, à Saint-Cast



les maigres ajoncs
qui hérissent ses
abords...

Les landes de
Fréhel retraver-
sées, quel con-
traste entre la ru-
desse de ce site et
l'intimité des oasis
qui se succèdent
le long de la route
jusqu'aux Sables-
d'Or!

Ici, on a vu surgir en quelques mois une station balnéaire créée de toutes pièces, où s'étendaient auparavant des dunes improductives fleuries de rares chardons bleus.

Dans quelle mesure cette agglomération artificielle, d'un type à peu près unique en Bretagne, — et où l'on peut noter d'ailleurs quelques réalisations heureuses, — constitue-t-elle une concurrence pour les plages depuis longtemps connues et réputées? — La réponse à une telle question intéresserait sans doute les spécialistes de la « géographie humaine ».

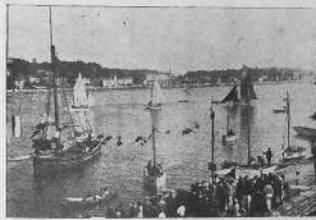
En tant que groupement humain tout au moins, Erquy, proche voisine des Sables-d'Or, possède des quartiers de noblesse autrement anciens, car il s'agirait là d'une station gallo-romaine figurant dans la *Table Théodosienne* sous le nom de Réghinéa.

De toute façon, c'est l'un des plus beaux coins de l'ancienne Penthièvre, que ce petit port dominé par un bastion rocheux et dont le sous-sol est farci de débris de tuiles ou de mosaïques.

Le Val-André, que l'on atteint tôt après avoir dépassé Erquy et traversé le bourg de Pléneuf, offre aux regards une magnifique plage de sable fin longue de plusieurs kilomètres et que la pyramide naturelle du Verdelet limite vers le nord-est. A l'horizon, de l'autre côté de la baie de Saint-Brieuc, dont le vaste miroir brasse comme un métal fondu, s'estompent les falaises de l'ancien comté de Goelo, entre la pointe du Roselier et Saint-Quay-Portrieux.



Le Fort
de Latte



Sur le môle
du Val-André



Le rocher
du Verdelet



Le port
de Dahouët



Le baras
de Lamballe

Tournant le dos à la mer une fois dépassé le port de Dahouët, qui sommeille au fond de sa crique, on pointe droit au sud, vers Lamballe. Se souvenant d'avoir été la capitale du Penthièvre, l'une des plus puissantes seigneuries de la Bretagne ducale, cet important chef-lieu de canton possède deux églises anciennes dont l'une, celle de Notre-Dame, dresse fièrement sa silhouette anguleuse

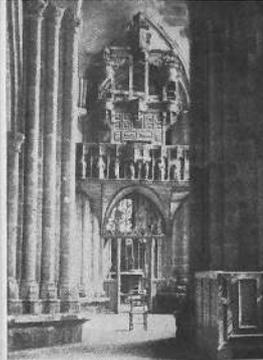


Le cap Fréhel

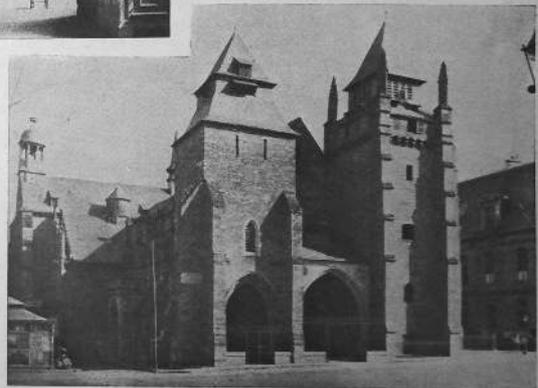
sur un placître étayé par de hautes murailles crénelées et se reflète dans les eaux calmes du Gouessant.

Par une route qui fut « royale », puis « impériale » avant d'être « nationale » et qui a conservé en maints endroits je ne sais quoi d'aristocratique, les cars gagnent ensuite Saint-Brieuc, terme de la première journée du circuit.

Dans la côte rectiligne de Languieux, on découvre l'anse d'Yffiniac et ses sables gris presque toujours à nu, la mer se retirant chaque jour à plusieurs lieues du rivage. « L'Armor » perdu de vue pendant une heure au milieu de campagnes agrestes entre



Le jubé de N.-D. de Lamballe



Cathédrale de Saint-Brieuc



La collégiale Notre-Dame, sur sa colline.

les cours du Gouessan et de l'Urne, réapparaît ainsi, soudainement, sous les feux déclinants du soleil.

Comparativement à beaucoup d'autres cités bretonnes, Saint-Brieuc est une ville sans histoire et les monuments anciens n'y foisonnent guère à proprement parler.

Ce n'en est pas moins une charmante petite capitale de province qui a su, depuis quelques années, largement s'embellir et mettre en valeur la situation qu'elle occupe sur un plateau qui surplombe les coulées du Gouédic et du Gouët.

Les « promenades » briochines, avec leurs balcons du bord desquels on contemple de si émouvants paysages à l'heure du crépuscule, sollicitent vos flâneries, ô touristes fixés pour une nuit dans cette ville préfectorale et épiscopale.

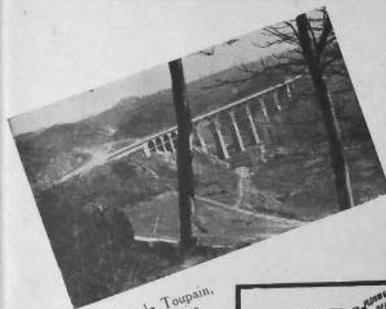
Croyez-m'en; vous auriez grand tort de n'écouter point leur discrète invite!



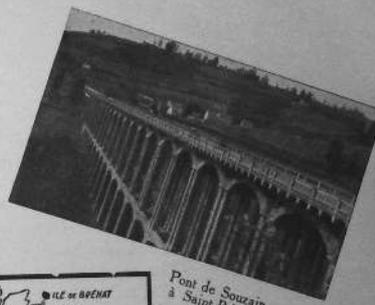
La grève des Sables-d'Or



Les falaises d'Erquy, vues du Calvaire



Pont de Toupain, à Saint-Brieuc



Pont de Souzain, à Saint-Brieuc



II

De Saint-Brieuc à Morlaix

ON quitte le chef-lieu des Côtes-du-Nord par une belle route en pente douce qui a remplacé un « casse-cou » encore visible en contre-bas.

Le pont de Souzain qui enjambe la vallée du Gouët non loin du Légué, port de Saint-Brieuc, est bientôt franchi, et l'ancien comté de Goëlo déploie ensuite les vastes horizons de ses campagnes.

Luisante comme une lame d'acier dans le lointain, la mer apparaît de temps à autre dès avant Pordic. Mais au delà de ce bourg cossu, elle se découvre franchement vers le Nord, et voici sans tarder, précédé de sa longue jetée, le joli port de Binic où l'on arme encore pour la grande pêche.

Ensuite, la « route » traverse successivement les trois stations estivales d'Étables, de Portrieux et de Saint-Quay, desservant d'admirables plages à la sécurité desquelles semble veiller une

légion de rochers éparpillés sur plusieurs milles au large, dans la baie.

Les villas surgissent à chaque pas en ce coin particulièrement favorisé, dans des cadres de verdure dont la fraîcheur rivalise avec celle des plages normandes les plus réputées; et la côte, bien que d'un relief relativement faible, renouvelle à tout instant un pittoresque des plus aimables.

Plouha, Lanloup, Plouézec... villages sans autre histoire que celle des milliers de marins qu'ils ont, pendant des siècles, fournis à la pêche lointaine sur le Grand Banc, puis « à Islande », et qu'un « coup de mer plombé » coucha pour jamais, avec leur goélette, dans l'un des immenses cimetières marins situés quelque part entre Miquelon et le cap Saint-Jean, ou bien entre les bords brumeux de l'*Ultima Thule* et les rives glacées du Groenland...

Toutefois, à l'histoire innombrable de ses « périls en mer », Plouha pourrait ajouter celle toute aussi obscure des gentilshommes, escuyers, chevaliers ou vidames en sabots qui peuplaient jadis ses manoirs et, se rendant aux champs l'épée au côté, suspendaient aux branches de quelque pommier leur arme marquée de rouille pour se livrer aux travaux de la terre.

Avant Kerity, on remarquera, dans un « asile de paix » éminemment propice à la méditation, l'abbaye de Beauport, fondée au XIII^e siècle, par Alain de Penthièvre, pour des moines Prémontrés.

Déjà sommeillante lorsque la Révolution vint ébranler les échos de sa salle capitulaire et de sa nef ogivale, elle offre aux regards la majesté de ses ruines.

Paimpol, au nom claironnant comme les notes d'un carillon, présente d'abord son bassin à flot presque désert, bordé de maisons à façade de granit contemporaines de l'époque où ce port était réellement une capitale maritime de la Basse-Bretagne.

Aujourd'hui, on y charge infiniment plus de quintaux de pommes de terre qu'on y débarque de tonnes de morues ou de flétans; et l'importance de la ville qui lui dut jadis sa prospérité ne se doit point mesurer à celle que lui ont donnée dans la littérature Pierre Loti ou Botrel.

Ne cherchez pas la fameuse « falaise » de la chanson avec trop

d'insistance; vous risqueriez d'errer inutilement, car la rime, servante maîtresse des poètes, a parfois des exigences décevantes...

Mais la Paimpolaise porte toujours sa coiffe aux « barbes » pointues, posée comme un oiseau blanc sur sa chevelure de jais.

Et puis, à défaut d'une falaise, Paimpol a tout de même le magnifique plan d'eau de sa rade foraine, à l'horizon duquel s'inscrit la haute silhouette de l'île Rion, et que dominant hardiment les pins éche-



Le port de Bimic

Les grèves de Saint-Quay



velés, la tour et les landes de Ker-roch.

C'est à Ploubazlanec, dont le nom revient souvent dans les pages de *Pêcheurs d'Islande*, que l'on peut voir, dans le cimetière paroissial, le célèbre « Mur des Disparus », où tant de drames de la mer sont rappelés par une simple croix noire sur laquelle se détachent, en caractères naïfs, le nom de celui qui n'est pas revenu, avec la mention « Perdu en mer ».

Quant à la date exacte du naufrage, elle manque souvent, car ces sombres drames n'ont pas toujours eu de témoins...

On traverse le village « goëloard » avant de descendre vers l'Arcouest.

Quelle féerie que celle offerte par l'archipel bréhatin découvert soudain au tournant qui précède le terminus de la route !



L'abbaye de Beauport

Rien ne saurait rendre l'effet produit par l'apparition de cette myriade d'îles, d'ilots et de rochers de porphyre léchés par une mer dont les teintes passent du vert émeraude au *lapis lazuli*. Devant elle, on se rend compte combien est faux le poncif d'une Bretagne uniformément grise, telle que l'ont dépeinte les romantiques, de Châteaubriand à Renan, en passant par Michelet, telle que l'a fixée l'impressionnisme de Pierre Loti.

En effet, bien des pays méridionaux pourraient à cet égard jalouser les couleurs inoubliables de Bréhat et de sa rade, face à laquelle déjeunent les touristes de la « Route de Bretagne ».



Le port de Paimpol

L'estuaire du Trieux, franchi sur le pont suspendu de Lézardrieux, vient lui aussi s'inscrire en faux contre le préjugé de monotonie que les littérateurs et les peintres

ont longtemps fait peser sur la presqu'île armoricaine. Quoi de plus vivant que ce noble paysage où le flux et le reflux font jouer sans trêve de lents remous, et tracent des sillages derrière les balises noires ou rouges qui semblent dériver vers le large ou remonter vers l'intérieur du pays ?

Sur la rive gauche de l'estuaire, c'est le Trégor qui commence, le Trégor que d'aucuns considèrent, du point de vue spirituel comme une manière d'attique bretonne. La capitale de ce *pagus* n'est guère éloignée de plus de deux lieues et demie de ses frontières occidentales. Aussi, quelques minutes après que les cars ont commencé de rouler sur les routes trégoroises, il est loisible de visiter le beau vaisseau de la cathédrale fondée par saint Tudgual, illustrée par le bon saint Yves, cette cathédrale à l'ombre de laquelle Ernest Renan vit le jour, grandit et fit ses premières humanités.

N'en déplaise aux mânes de Mérimée, si sévère pour la plupart des manifestations du style gothique en Bretagne, la basilique de Tréguier et son délicieux cloître sont, tant par leur ordonnance que par leurs détails et par leur atmosphère propre, d'émouvantes pages d'architecture parmi toutes celles qu'il est donné de feuilleter dans le livre d'or de l'art occidental.

Longtemps après avoir quitté la ville accrochée aux pentes de sa vallée, on continue d'apercevoir un épieu de granit pointant au-dessus des talus et des bouquets d'arbres du plateau : c'est la flèche, haute de soixante-sept mètres, qui somme



Le débarcadère de Bréhat

l'une des tours de la cathédrale trégoroise. Pour relier les rives du Jaudy à celles du Léguer, distantes les unes des autres de moins de cinq lieues, on adoptera un chemin des écoliers qui triple très exactement la longueur du parcours, et qui, manquant peut-être un peu d'imprévu jusqu'à Louannec, prendra insensiblement le caractère d'une randonnée merveilleuse au sein d'une nature de rêve ou de légende.



Les méandres du Trieux

Rosmapamon, résidence d'été de Renan, se voit à flanc de côteau sur la gauche de la route, avant d'atteindre la rade de Perros, à l'entrée de laquelle se dressent les formes monstrueuses de l'île Tonné.

C'est ensuite la fameuse « Corniche », qui épouse presque toutes les sinuosités des caps projetés comme autant de doigts écartés dans cinq ou six directions, entre Perros-Guirec et Trébeurden. Tantôt ce souple ruban domine ou longe les plages dorées de Trestrignel, de Trestraou, de Trozoul, tantôt, il se déroule à travers un paysage fantastique où les rochers de la Clarté, de Ploumanac'h et de Trégastel éternisent on ne sait quelle faune apocalyptique

Le cloître de Tréguier

laissée là par les époques antédiluviennes pour l'étonnement des chétifs humains.

A quelques milles au large, les Sept-Iles s'ébattent paisiblement et protègent elles-mêmes les ébats d'un peuple d'oiseaux de mer qui en a fait sa Terre Promise.

Que de visions sereines ou étranges, tout au long de ce ruban, depuis la Pointe du Château, en Perros, jusqu'aux hauteurs de Kerellec, près Trébeurden, en passant par la Clarté, dont la chapelle a sollicité tant de crayons, de burins et de pinceaux... par Run-Rouz où la maison de Charles Le Goffic se dissimule modestement derrière un bouquet d'arbres, par Penvern, enfin, où l'île Grande, royaume du granit, se relie à la terre ferme par une étroite chaussée!

Lannion, dont les places et les rues offrent encore tant de pignons moyenâgeux, est le centre économique de cette magnifique région du Haut-Trégor qu'arrose le Léguer, l'une des plus belles rivières de la péninsule. On traverse cette ville pour gagner, par d'innombrables lacets, le plateau qui la sépare de Saint-Michel-en-Grèves. A droite, on découvre alors, sur la rive opposée du Léguer, la tour Renaissance de Saint-Jean-du-Baly, église paroissiale de Lannion, et, pointant au-dessus de sa colline, la flèche que darde hardiment l'église de Brélévenez, d'une des plus vénérables sanctuaires de ce pays.

Un quart d'heure plus tard, c'est un nouveau paysage grandiose qui se



La flèche de la cathédrale de Tréguier





Les rochers de
Ploumanach

déploie : la baie de Saint-Michel, théâtre d'un combat légendaire entre saint Efflam, roi d'Irlande, fixé comme ermite dans cette retraite enchantée, et un horrible dragon qu'avec l'aide du roi Artur il emmura dans le Grand Rocher dressé à mi-chemin entre les deux extrémités de la Lieue de Grève... On roule sans se lasser au bord de cette coupe naturelle que la Manche emplir et assèche deux fois par jour ; et, par Plestin et Lanmeur, à travers une campagne où de nombreux vallons mettent à tout instant une note de fraîcheur délicieuse. Morlaix est atteint avant la tombée du soir.

C'est d'abord son bassin, dans l'eau duquel se reflètent la superstructure d'un cargo solitaire ou le grément de quelque dundee, qui apparaît au fond de la vallée où s'est développé ce port fluvio-maritime jadis si animé, aujourd'hui comme retiré des affaires. Puis, son viaduc géant, dont le tablier, porté par treize arches de bon et loyal granit d'Armor, permet aux rapides de

passer d'un trait de Trégor en Léon, ou de Léon en Trégor, à soixante mètres au-dessus des places de la ville, et de saluer au passage, d'un strident coup de sifflet, le coq d'un clocher rivé sur son perchoir, à dix mètres au-dessous de leurs roues.

A Morlaix, l'ancien et le moderne s'épousent un peu à tous les coins de rues, dans ce qui fut autrefois la ville-close et ses faubourgs, que seuls les spécialistes de la topographie locale peuvent à présent distinguer. Ce n'est plus, hélas ! tout à fait la réplique armoricaine de Nuremberg, qui fit, voici un siècle, le ravissement de Flaubert ; néanmoins, c'est encore, grâce à Dieu, l'une des cités les plus représentatives de toute la vieille Bretagne, et nulle autre, en tout cas, ne saurait offrir l'équivalent de ses maisons « à lanterne », avec leurs façades richement sculptées, leurs cheminées monumentales et surtout leurs escaliers à vis, dont le plus parfait



La lieue
de grève

exemplaire est accessible à chacun dans l'ancien hôtel noble dit de la « Reine Anne ».

Une incursion dans les venelles qui dévalent les pentes du Créhou et de Saint-Martin ne saurait décevoir ceux que tourmente le démon du pittoresque; et le tour des bas-côtés de l'église Saint-Melaine, — très simple mais très pure manifestation de l'art gothique à son déclin, — toujours baignée dans un demi-jour discret, termine sur le mode mystique une journée à laquelle n'auront manqué ni la variété dans l'itinéraire, ni l'éclat dans la variété elle-même.



Le viaduc de Morlaix



Le clocher de Saint-Thégonnec



Le calvaire de Saint-Thégonnec

III

De Morlaix à Quimper

Il y a seulement quelques lustres, les hôtes de Morlaix, dont la chambre donnait sur l'une des rues centrales de la ville, étaient inmanquablement réveillés avant sept heures par un bruit auquel ils ne devaient point être habitués: celui que faisaient sur les pavés les sabots de deux ou trois cents ouvrières des tabacs passant sous leurs fenêtres, et pressées par l'heure du travail.

Les Carmens morlaisiennes ont aujourd'hui répudié « soques », « claques » et sabots, aussi, les rues qu'elles fréquentent résonnent moins bruyamment à leur passage. On peut donc prolonger un peu le sommeil matinal avant d'entreprendre la troisième étape du tour de Bretagne qui, par certains côtés, surenchérit encore en intérêt sur les deux précédentes.

En route pour Brest, on fait halte dans deux bourgades léonaises voisines l'une de l'autre, et dont les églises et leurs annexes

synthétisent de façon saisissante les différents aspects de l'art religieux en Basse-Bretagne entre la fin du XVI^e et le milieu du XVIII^e siècle.

Il s'agit de Saint-Thégonnec et de Guimiliau, dotés par leurs recteurs, par les tisserands et les paysans aisés qui peuplaient à l'époque ces deux paroisses, ici d'une tour magistrale, d'une



Le calvaire de Guimiliau

chapelle funéraire brodée sur toutes ses pierres, d'une entrée de cimetière au style pour le moins singulier, là d'un porche monumental patiemment historié, d'un calvaire où revivent dans le granit les principales scènes de la Passion, et enfin de boiseries intérieures: baptistère, tribune d'orgues, etc... éclipant par la finesse de leurs sculptures tout ce que l'on peut s'attendre à trouver dans le genre en de simples églises rurales.

Curieux pays que ce Léon, où, pendant près de deux siècles les rivalités locales s'exprimaient à l'aide de telles œuvres d'art, et fournirent à des générations d'ouvriers de la pierre et du bois, de quoi exercer leur talent ingénu ou leur métier inconsciemment élevé à des hauteurs le plus souvent inconnues à l'art populaire.

De nos jours, les Léonards, bien que demeurés fidèles aux pratiques de leur religion ancestrale, sont infiniment plus jaloux de montrer de beaux chevaux dans les foires et les concours, ou de fournir en primeurs les marchés européens, que de favoriser l'art sous quelque-une de ses formes. Du moins, leur pays est-il resté le plus riche de Bretagne dans les domaines de l'architecture et de la sculpture.

On peut le constater au passage, à Landivisiau où voisinent un beau clocher et un porche Renaissance impressionnant; à la Roche-Maurice, dont la tour aux profils hardis se dresse non loin des ruines d'un antique castel, au flanc gauche de la prestigieuse vallée de l'Elorn; à Landerneau, ville au nom célèbre, que le clocher de Saint-Houardon signale à l'attention des archéologues; à Guipavas, où l'église reconstruite a conservé de celle qui la précéda un porche non libéré des influences gothiques, bien que le nouveau style fût déjà implanté de longue date en Bretagne à l'époque de sa construction (1565)...

Entre ces deux dernières localités, les cars ont trouvé devant eux une ligne droite d'une longueur inusitée en ce pays, et qui se poursuivra presque sans défaillance jusqu'au cœur de Brest. Il s'agit là du tracé en grande partie abandonné depuis Morlaix, que les ingénieurs du XVIII^e siècle donnèrent à la route royale sous l'intendance du duc d'Aiguillon, et que ceux du XIX^e répudièrent chaque fois que la chose s'imposait à leurs yeux, pour contourner les collines et faciliter dans les montées le travail des chevaux de diligences. La traction automobile vaut aujourd'hui à ce tracé un regain de faveur, et à deux siècles d'intervalle, la vicinalité reprend des formules que l'on croyait définitivement reléguées, et qui sont redevenues de mise au siècle de la vitesse.

Brest, dont la population est composée des éléments les plus variés, empruntés pour une bonne moitié à des régions autres que

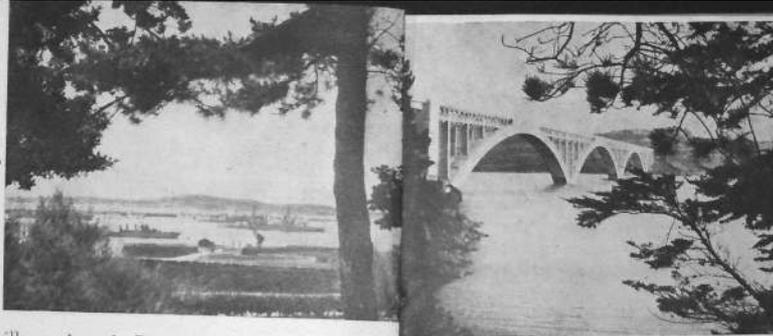
La rade
de Brest

— 30 —

la Bretagne passe pour une cité cosmopolite. Et pourtant, on aurait tort de n'y voir point une ville bretonne.

Si les architectes du temps de la Marine en bois ont donné à ses rues un aspect sévère qui s'apparente fort peu à celui des vieilles artères de Dinan, de Lannion et de Morlaix, s'ils ont doté son port d'immenses bâtisses qui, tout aussi bien, auraient pu être édifiées à Cherbourg, si l'aristocratie maritime et bourgeoise de cette ville porte des noms auxquels manque volontiers le parfum de terroir que l'étranger apprécie dans tant d'autres agglomérations, la faute en est sans doute à son origine en tant que groupement urbain et à sa « destination » en tant que port.

Brest ne serait qu'un obscur village dépendant de Lambézellec, si Richelieu et Colbert n'en avaient fait le premier port de guerre de la France. Comme tel, il voit depuis le XVII^e siècle se fixer dans ses murs, provisoirement ou à demeure, tout ce que groupe la Marine, du bas en haut de la hiérarchie, en fait d'éléments ethniques. Mais la Marine nationale ne se recrute-t-elle pas pour un



Le pont
de Plougastel

— 31 —

bon tiers en Bretagne même? — Ecoutez parler les clients de Mme Kervellec, à Recouvrance, de la veuve Coat, près les Halles Saint-Louis, ou du père Manac'h, à l'Annexion, et dites-moi si l'accent de la plupart

d'entre eux laisse quelque hésitation quant à la province qui les a vu naître?

D'ailleurs, le caractère cosmopolite plus ou moins tranché de Brest, loin de déparer un « Tro-Breiz », n'est-il pas susceptible d'ajouter à son intérêt?

De toute façon, il n'y a en Bretagne et en France qu'un Brest; et faute de l'avoir vu on ne connaîtrait bien ni la Bretagne ni la France. C'est bien la première qui a formé cette rade incomparable que l'on découvre de la splendide terrasse du cours d'Ajot. C'est la seconde qui vibre dans cet arsenal que l'on domine partiellement sur le Pont-Tournant dont les deux bras géants se rejoignent à trente mètres au-dessus de la Penfel... Or, une rade comme celle-là est un orgueil pour un pays, et un ensemble comme celui-ci est inséparable de la grandeur d'une nation...

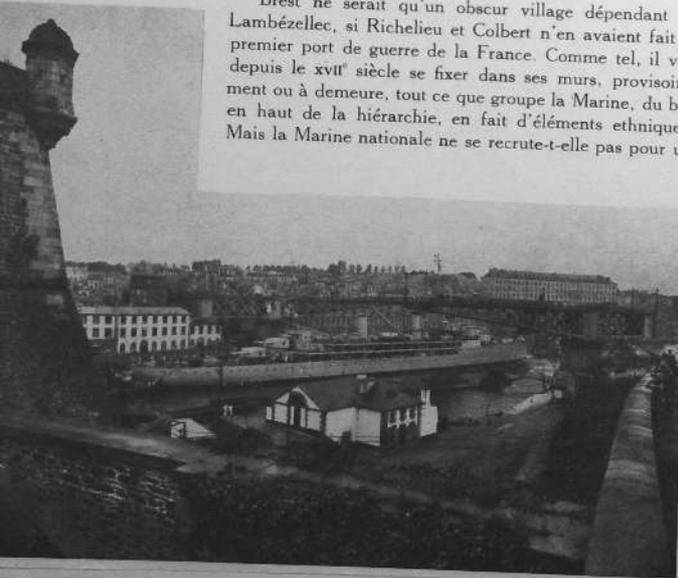
Après le déjeuner, c'est le pont de Plougastel jeté sur l'Elorn, dont les arches audacieuses font l'une des plus belles réalisations de la technique moderne, qui sollicitera d'abord l'attention des touristes, en même temps que le majestueux estuaire qu'il permet désormais de franchir rapidement.

Plougastel est l'une des communes bretonnes les plus intéressantes à étudier, que l'on se place sur le terrain de la géologie, sur celui de l'ethnographie, sur celui de la culture ou sur celui de l'art religieux. Voyez,



Le cap
de la Chèvre

L'arsenal



en effet, les rochers de grès blanc taillés comme des forteresses, postés le long de ses bords septentrionaux; détaillez les costumes dominicaux de ses hommes, de ses femmes et de ses enfants; savourez les délicieuses fraises dont elle produit à elle seule, en une saison, davantage que plusieurs provinces réunies; admirez enfin



Locronan

son calvaire, peut-être le plus noble spécimen de l'art crucial dans toute la Bretagne, et vous conviendrez que Plougastel n'est point de ces communes où il n'y a rien à voir et dont il n'y a rien à retenir. Par un grand chemin des plus mouvementés, on gagne Le Faou en traversant Daoulas, siège d'une ancienne abbaye. L'Hôpital, qui montre au passage son clocher en granit noir de Kersanton. Ensuite ce sera l'em-

bouchure de l'Aulne, autre paysage de légende sur lequel doivent pleuvoir éternellement les bénédictions sollicitées pour lui voici quinze cents ans par saint Guénolé, fondateur du monastère de Landévennec. Nul site n'a mieux gardé l'admirable pureté des temps où l'homme n'avait point encore appris à saccager la nature, que ce fiord aux falaises boisées jusqu'au niveau de l'eau.

Les unités de la flotte de réserve qui y attendent mélancoliquement l'heure de l'ultime sacrifice ne le défigurent pas davantage que le pont suspendu qui relie les deux rives de l'Aulne et permet aux plus gros véhicules d'accéder facilement à la presqu'île de Crozon, au lieu de franchir cette rivière à Châteaulin, c'est-à-dire à cinq lieues en aval.

Un véritable volume ne serait pas superflu pour parler comme il convient des merveilles accumulées par la nature sur les bords de cette presqu'île. La peinture et le tourisme lui ont fait une réputation justifiée, et seule la côte de Perros, bien que de structure et de couleurs toutes différentes, peut, en Bretagne, être mise sur un plan identique au sien. Mais Perros n'est pas Camaret, et sa rade ne possède pas de ces grottes aux architectures cyclo-péennes, aux teintes féeriques, qui creusent les falaises de Morgat...

Par ailleurs, la baie de Douarnenez, dont les vagues caressent la plage de cette dernière station, ne souffre de comparaison avec nulle autre des mers du Ponant; et la souplesse de ses horizons terrestres a quelque chose d'enveloppant qui fait soupirer malgré soi: « C'est là que je voudrais vivre!... »

Mais les heures passent d'autant plus vite qu'on désirerait les éterniser, et il faut s'arracher au spectacle de Morgat, de son parvis de sable blanc, de ses pins, de ses falaises, de son oasis éperdument vert... et remonter vers Crozon en direction du Ménez-Hom.

Ce roi de la Montagne Noire dont le triple sommet ondulait dans le lointain depuis Brest, nous le saluerons d'assez près devers Saint-Nic, puis, par les routes du Porzay, nous aurons bientôt atteint ce bijou d'espèce presque unique, ce miracle d'harmonie: Locronan.

C'est un simple bourg dont le fondateur fut un autre ermite irlandais d'espèce assez ombrageuse, s'il faut en croire sa légende. Mais plutôt à Dieu que tous les bourgs d'Armorique eussent à montrer une église aussi fleurie par les siècles et la main des hommes, et un ensemble de maisons comparables à ce qui s'offre à vous dès votre entrée dans la place bordée par cette église et ces maisons!

L'une remonte au moyen âge; les autres sont pour la plupart



L'Odet,
à Quimper

du XVII^e siècle, et, devant leurs façades de granit bellement appareillé, on pourrait se demander si Locronan n'était jadis uniquement habité par des seigneurs de haut parage... Mais non; leurs premiers hôtes étaient de ces tisserands dont les toiles s'enlevaient comme du pain dans tous les marchés de l'Occident, et qui, à une certaine époque, travaillaient presque exclusivement pour la

voilerie des ports de Brest et de Toulon, pour le gréement des vaisseaux, galions, frégates et autres merveilleuses architectures mouvantes que les Duguay-Trouin, les Kerguelen et les La Pérouse promènèrent sur toutes les longitudes...

Jusqu'à Quimper, ce sera de la quintessence de Cornouaille que l'on goûtera après avoir quitté Locronan, en écornant la forêt de Névet, en roulant sur le plateau de Plogonnec, en suivant la charmante vallée du Steir; puis enfin, les flèches jumelles de la cathédrale apparaissant à un tournant de la route, annonceront la proximité du gîte, au bout de la troisième étape.



Le roi Gralon
veille toujours sur
la cité.



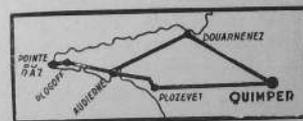
Bigoudènes



Le phare d'Ar-Men



Un vieux glazik



IV

Quimper et la Pointe du Raz

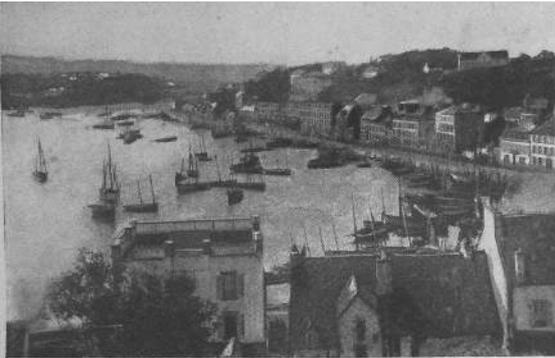
LES amateurs de couleur locale se plaignent souvent d'être déçus par les villes de province qu'ils visitent, lesquelles, à les entendre, ne refléteraient qu'imparfaitement le caractère propre du terroir dont elles condensent les activités.

Ce reproche, en tout cas, ne saurait s'appliquer à Quimper, ville de Cornouaille, et mieux: ville cornouaillaise.

Nulle autre, en Bretagne ne saurait rivaliser avec elle à cet égard. Que nous voilà loin de la banale préfecture de pays plat, où les gens semblent encore plus plats que le pays lui-même!

Ici, le cadre, les rues, les monuments, les gens paraissent inséparables les uns des autres, et l'on ne sait en fin de compte ce que l'on en doit préférer.

Ecoutez l'Odet, rivière idyllique qui se mue insensiblement en port fluvial dans lequel se reflètent les massifs boisés du



Audierne

mont Frugy. Dirait-on pas que ses eaux chuchotent en breton ?

Parcourez la rue Kéréon ou le boulevard de Kerguélen, artères essentielles de l'organisme quimpérois; ce ne sont certes ni une rue ni un boulevard de n'importe où.

Contemplez la cathédrale de Saint-Corentin, avec sa façade qui en fait de loin le monument religieux le plus imposant du pays. Est-ce là une pâle réplique des grandes cathédrales françaises, bien qu'elle ait été conçue par un évêque étranger à la Bretagne ?

Mêlez-vous aux foules du marché Saint-François ou des nouvelles Halles; et devant la profusion de coiffes et de costumes différents que vous y verrez évoluer, comparez leur grouillement avec le banal va-et-vient du premier marché venu, dans une



La Pointe du Raz

province ayant perdu ses costumes locaux et son dialecte particulier...

Il convient d'ailleurs de souligner le fait que Quimper est moins une simple ville de province qu'une capitale de *pagus* important, dont l'origine remonte aux temps de l'organisation féodale. Siège d'un comté ancien, et de l'évêché qui se superposa à cette division civile, ce fut, n'en déplaise au fabuliste, une résidence assez



Douarnenez

agréable pour être recherchée au long des siècles. Loin d'avoir perdu, comme tant d'autres centres provinciaux, les attributs de sa fonction historique, il apparaît que Quimper n'a jamais été plus vivante qu'à l'heure actuelle. L'industrie et l'art combinés lui assurant à cet égard une place de premier plan dans l'activité bretonne.

Et tout cela en fait quelque chose de mieux que le chef-lieu du département le plus peuplé de la presqu'île: une synthèse

harmonieuse de la Bretagne terrienne, maritime, pittoresque et artistique, qui séduit et retient inmanquablement quiconque sait voir et apprécier.

Pour se rendre de Quimper à la Pointe du Raz on emprunte une route dont le charme principal, en sa première moitié, du moins, consiste dans les rencontres de campagnards portant le costume *glazik* ou tel autre, qu'un char-à-bancs emporte vers quelque foire ou marché.

A Plozévet, en pays *bigouden*, une courte halte permet d'admirer dans l'enclos d'une jolie église paroissiale à nef romane, un émouvant monument aux Morts dû au ciseau du sculpteur Quillivic, et pour lequel on a utilisé un mégalithe jadis planté au cœur d'une lande de la commune.

Le port d'Audierne apparaît moins d'un quart d'heure après Plozévet, dans l'embouchure du Goyen. Pour peu que le reflux ne l'ait asséché et que les bateaux langoustiers soient à quai au moment où l'on y arrive, c'est un coup d'œil sans égal qui s'offre du haut de la côte de Poulgoazec, du pont jeté sur l'estuaire, et enfin du terre-plein sur lequel roulent les cars, en pleine agglomération.

Le vert de l'eau, dans le port d'Audierne encombré de coques et de mâtures qui se soulèvent et se balancent lentement au rythme d'une houle à peine perceptible, ne saurait laisser personne indifférent. Aussi, combien d'artistes se sont évertués à le fixer sur leur toile, sans toujours réussir à capter ses reflets changeants et ses nuances infinies !

Après déjeuner on quitte ce port pour rouler en direction de l'Ouest ; et l'on traverse le pays du Cap-Sizun, ondulant comme un champ de céréales au souffle d'une forte brise, jusqu'à la fin du

La baie de Douarnenez. Au fond, le Menez-Hom.



vieux continent, marquée par le territoire de la commune de Plogoff.

Là, le paysage se fait plus sévère, la végétation devient rare, l'horizon se dénude, et le moindre pignon de maison, la plus modeste croix de carrefour, la plus humble chapelle isolée se dressant au sommet de quelque tertre, prennent un relief singulier, par moments presque dramatique.

La Pointe du Raz occupe l'extrémité occidentale de ce territoire ; et une fois qu'on n'a plus devant soi que sa falaise déchiquetée ou ses amoncellements de rocs, c'est réellement en plein drame que l'on se trouve soudain plongé : drame millénaire et quotidien de deux éléments se livrant une lutte tantôt sournoise, tantôt féroce, tantôt déchaînée, mais qui ne connaît guère de répit.

Tout a peut-être été dit sur le Raz de Sein et ses courants, effroi des navigateurs de jadis, ce Raz, que nul n'affronta, assure un dicton local, « sans ressentir crainte ou dommage », sur le promontoire creusé d'« enfers » béants, sur la baie au nom sinistre qui l'avoisine, en un mot, sur un site tenu à juste titre pour l'un des plus célèbres du vieux monde. Mais hélas ! pourquoi faut-il que le mercantilisme et le mauvais goût se soient entendus pour enlever à ce paysage une partie de sa majesté restée intacte jusqu'au début de notre siècle, depuis l'apparition de l'homme en ces parages ?

Tournant le dos à l'horizon marin où s'estompe le phare d'Armen, par delà ce que l'on devine être l'île de Sein, pauvre lambeau de terre prêt à s'abîmer dans les profondeurs atlantiques, les pèlerins du *Tro-Breiz* gagnent Pont-Croix en suivant, après



Les sardinières

Audierne, la route tortueuse bordée à droite par la « ria » du Goyen.

Ils y admireront une collégiale mi-romane, mi-gothique, dont la flèche servit de modèle pour celles de la cathédrale quimpéroise, et au porche latéral de laquelle on peut appliquer l'expression « dentelle de pierre » sans risquer de la galvauder une fois de plus.

On arrive à Douarnenez après avoir traversé la « trêve » de Comfort, montrant un joli type d'église rurale et un calvaire dont seul le socle est ancien, puis le village de Pouldavid, au fond de sa crique fièrement dominée par ce clocher de Ploaré à l'ombre duquel repose Laënnec.

Douarnenez est le plus grand port sardinier des côtes de France. En période de pêche, aux heures où des centaines de voiliers et de pinasses à moteur débarquent sur ses quais leurs fins poissons argentés, ou bien à celles où les sémillantes friteuses employées dans les vingt-cinq ou trente usines de la localité regagnent par bandes la maison familiale, le spectacle de ses cales, de ses rues et de ses carrefours offre des sujets de croquis ou d'instantanés entre lesquels on n'a réellement que le choix.

Mais que dire du coup d'œil sur la baie à laquelle ce port a donné son nom ! Est-ce l'Océan ou la Méditerranée qui s'offre aux regards en cette vaste rade fermée au nord par le cap de la Chèvre et la presqu'île de Crozon, paternellement surveillée du côté de la terre par le Menez-Hom, et dont l'azur pourrait certes prêter à confusion ?

N'importe... Mais sur les bords de cette conque cimmérienne où Tristan vint abriter sa détresse, on cherche en vain la Bretagne de convention, sauvage et monotone. Choses et gens, tout ici est accueillant, joyeux et clair.

...Et jusqu'au retour à Quimper, le paysage cornouaillais ne viendra point un seul instant contredire une telle affirmation.

Vieille rue



Le Steir, à Quimper



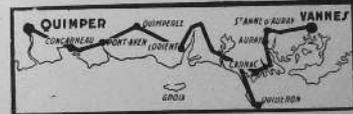
Rue à Auray



Les thoniers, à Concarneau



Marché à Quimper



V

De Quimper à Vannes

AYANT quitté la ville du légendaire roi Gralon, les itinérants de la « Route » se retrouveront bientôt dans un autre port de pêche qui, par son aspect, est totalement différent de Douarnenez, et auquel son caractère confère justement un intérêt unique.

C'est Concarneau, ancienne place forte dont la gravure et la peinture ont popularisé la « Ville-Close », pas seulement en Europe. L'intérêt historique de cette place forte où les gens de sac et de corde de toute la Cornouaille cherchèrent longtemps retraite auprès

des garnisons anglaises, bretonnes, ligueuses ou royales qui s'y succédèrent, est relativement mince si on le rapproche de celui que présente le port d'aujourd'hui.

Il faut voir ce port lorsque cent thoniers y sont à l'ancre, tangons relevés, voiles rouges, blanches ou vertes ralinguant doucement en attendant l'heure de l'appareillage; il faut voir le mouvement de ses quais et de sa criée, assister aux flâneries de ses pêcheurs en cottes bleues, en « tannés » rose-saumon ou écarlate; il faut voir débarquer le magnifique poisson dont la capture entre le golfe de Biscaye et le large des côtes d'Irlande lui fournit un élément d'activité extraordinaire pendant les mois d'été... pour comprendre les sortilèges que Concarneau a exercé depuis un demi-siècle sur les sens de centaines d'artistes venus par hasard y planter leur chevalet.

Evidemment, auprès de cette métropole du thon et de la conserve, la « ville » de Pont-Aven, avec ses maisons blanches, son calme bucolique, son Bois d'Amour et sa rivière déserte, fait « gentillet »; mais si un Gauguin s'y est fixé au point d'y fonder une école de peinture, c'est sans doute qu'il trouva dans ce paysage apparemment fait pour l'idylle et la cure de repos, autre chose que ce qu'on en voit au passage...

Quimperlé se signale par la tour de son église Saint-Michel dont les clochetons d'angle font penser aux racines d'une grosse molaire; mais c'est de la basse ville, sur le pont fleuri, au



La ville close, à Concarneau

confluent de l'Isole et de l'Ellé qu'il faut jouir de l'adorable tableau formé par la colline où se tient cette église et les maisons en cascade accrochées à son flanc.

Ce sera là la dernière vision de la Cornouaille au visage multiple qu'emporteront nos « touristes »; car au delà du pont sur l'Ellé, avant même d'avoir franchi les frontières administratives du Finistère et pénétré dans le Morbihan, ils sont déjà en « Terre de Vannes ».



Quimperlé et les quais sur l'Ellé

Entre le Vannetais et la Cornouaille, il y a réellement autre chose qu'un changement de dénomination. Si le paysage ne se transforme point brusquement, il ne tarde pas à se différencier, surtout du côté de la mer; certains détails architecturaux frappent immédiatement, cependant que le dialecte breton adopte une accentuation et une phonétique inconnues dans les autres évêchés.

Et la campagne lorientaise, encore toute voisine de celle de



Le port de Lorient

Quimperlé, en est, cependant aussi différente par son aspect que le sont l'une de l'autre la coiffe aérienne de Pont-Aven et celle de Rédené par exemple...

Lorient est une création relativement moderne et doit son nom et

son développement initial à la Compagnie des Indes installée vers la fin du XVII^e siècle en des baraquements éparpillés sur les landes d'un manoir, en bordure de l'estuaire du Scorff. Qu'on ne s'étonne donc point de ne rien y remarquer d'ancien.

Mais l'« ancien » n'est pas seul intéressant, même en Bretagne; et c'est pourquoi il faut bien se souvenir que Lorient est aussi un port de guerre, et un port de chalutage important pourvu d'installations des plus modernes. On y retrouvera la coupe familière et le gréement des thoniers grésillons et ételois qui approvisionnent les usines de Keroman; et l'on y jouira d'un coup d'œil des plus captivants sur l'île Saint-Michel, l'embouchure du Blavet et la forteresse de Port-Louis.

Les amateurs d'antiquités préféreront peut-être Hennebont à Lorient; et il faut convenir que cette vieille ville a largement de quoi satisfaire leurs goûts, avec sa porte-prison, vestige de l'ancienne ville-close dont un bien intéressant musée d'art local occupe aujourd'hui les locaux, et avec l'église gothique de Notre-Dame du Paradis, si différente par son architecture des sanctuaires trégorois et cornouaillais déjà visités.



Les mégalithes de Carnac

L'histoire de Hennebont, malgré l'aspect guerrier que devait revêtir sa ville-close, avant que les murailles en fussent empâtées dans des maisons d'habitation, tient presque entièrement dans un épisode célèbre de la Guerre de Succession de Bretagne, à une époque où Bretons et Anglais étaient alliés contre Charles de Blois, prétendant français au trône ducal.

Au delà de cette ville, l'Armor vannetais prend son caractère définitif. On n'y trouve plus ces « montagnes russes » presque incessantes sur lesquelles les cars ont roulé depuis le départ de Dinard, mais un pays sans relief dans lequel, par contre, tout se détache avec un relief surprenant.

Le village de Merlévéné, à mi-chemin entre Hennebont et la rivière d'Étel, montre, sur la gauche, le joli portail de son église romane; puis, les lagunes formées par cette rivière apparaissent bientôt du même côté de la route, laquelle, un peu plus loin, franchit sur un pont suspendu l'estuaire aux courants rapides.

On entre alors dans la région des mégalithes, *dolmens* et *menhirs*, étrange végétation de pierre qui foisonne dans les champs et les landes d'Erdeven et de Plouharnel, semée sur toute cette côte, on ne sait trop à quelles fins ou pour quel culte, par des hommes dont, à vrai dire, nous ignorons tout. La route traverse des alignements de pierres debout rangées comme des troupes en bataille, et dont certaines prennent un aspect hallucinant, puis bifurque à droite en direction de Quiberon. Elle suit d'abord un « sillon » de sable tellement étroit, par endroits, que la mer se voit des deux côtés, à travers les pins et les tamaris; elle longe ensuite la belle grève de Penthièvre, où se déroula le combat qui mit aux prises, en juin 1795, l'armée des Emigrés, sous les ordres de Sombreuil, et celle des Républicains, commandée par Hoche.

Après le hameau de Kerhostin, la terre s'élargit, la roche réapparaît, ainsi que les menhirs, de nouveau groupés en alignements auprès de Saint-Pierre.

A Port-Maria, la grande mer se découvre splendidement, et l'on a vue sur l'archipel composé de Belle-Ile, la merveille de l'Océan, et de ses cadettes Houat et Hoedic, égrenées au delà du passage de la Teignouse.



La rivière d'Auray

Carnac, le centre mégalithique le plus important du monde, où les menhirs, alignés ou isolés, se chiffrent jadis par dizaines de mille, montre, après la halte de Quiberon, les étonnantes architectures de ses peulvens, de ses tumuli et de

ses tables de pierre, qui posent encore tant d'énigmes au savoir des préhistoriens les plus distingués.

Comment ne pas rester confondu devant les formes monstrueuses des pierres du Méneac et de Kermario, ou ne point frissonner à l'intérieur de dolmens comme celui de Kercado, dont le moindre élément pèse des dizaines de tonnes ?

Comment la légende n'aurait-elle pas tenté d'expliquer à la manière simpliste qui lui est chère, l'origine de monuments que la science n'est point encore parvenue à dégager complètement de la gangue du mystère ?

Lorsqu'on se dirige vers Auray après la visite de Carnac, c'est comme si dolmens et tumuli vous poursuivaient. On en a mis partout, c'est le cas de le dire; et c'est tout juste si la route n'événite pas la colline artificielle dont certains sont recouverts !

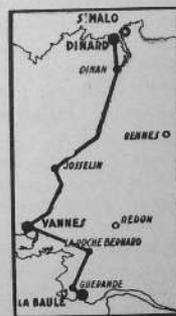
Les vallonnements, dont l'habitude commençait à se perdre, réapparaissent avant l'arrivée à Auray, que l'on traverse pour

gagner Sainte-Anne, lieu de pèlerinage important. Et cette étape, la plus longue du circuit, se termine à Vannes, après une journée où les visions hallucinantes de la métropole du monde mégalithique auront alterné avec des coups d'œil charmants ou majestueux comme ceux du Pont-Lorois, de Quiberon et bien d'autres.

Les remparts de Vannes



Façade de vieille maison à Ploërmel



VI

De Vannes à Dinard

La cité des Venètes, pour avoir de l'histoire à revendre, offre bien peu de monuments à la curiosité de ses visiteurs.

De la ville armoricaine qui était la capitale d'une importante « cité » gauloise à l'époque de la conquête romaine, il ne reste guère davantage de substructions que n'en a laissé la ville gallo-romaine qui lui succéda; et le moyen-âge, lui-même, bien que Vannes ait été à maintes reprises résidence ducale, ne l'a marquée à nos yeux que par de grosses murailles flanquées de tours, par une cathédrale d'intérêt plutôt secondaire, et par quelques maisons datant de l'extrême déclin de cette période.

Cela ne veut d'ailleurs point dire que le chef-lieu du Morbihan



Types de la Loire-Inférieure

soit une résidence dépourvue d'attraits. Ses promenades de la Rabine et de la Garenne feraient l'orgueil de bien d'autres villes; son musée archéologique est certainement l'un des plus riches du monde en ce qui concerne la période néolithique; et si les amateurs d'architecture peuvent faire la fine bouche devant son église principale, ils noteront qu'à la nef gothique de celle-ci a été ajoutée en 1532 une chapelle du Saint-Sacrement inspirée de Bramante, première manifestation du style Renaissance en pays vannais.

Quelque chose d'inédit est d'ailleurs offert comme distraction aux pèlerins du *Tro-Breiz*, à l'occasion de l'arrêt à Vannes... Il s'agit d'une excursion en bateau à travers le Golfe du Morbihan.

Et, qu'on veuille bien m'en croire, ceci remplacera avantageusement de nombreuses curiosités monumentales...

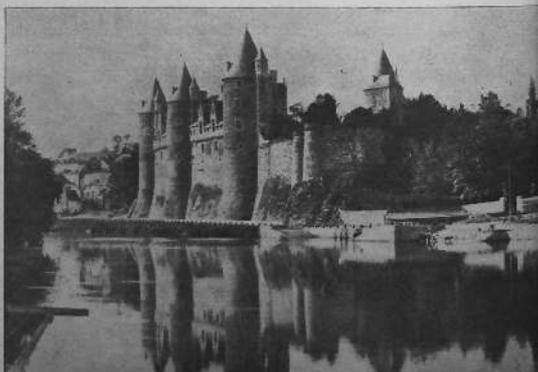
Le « Golfe » est, en effet, l'une des curiosités naturelles les plus extraordinaires qu'il y ait en Bretagne, avec ses myriades d'îles, d'îlots cultivés ou déserts, de plateaux rocheux découvrant à marée basse, archipel de rêve entrecoupé par un véritable réseau de rivières marines.

La descente de Vannes à Port-Navalo ou Locmariaquer, par cette mer intérieure sur laquelle se referment deux mandibules terrestres, est d'un charme inoubliable.

Il semble par moments que la vedette qui vous emporte reste



Puits
Morbihannais



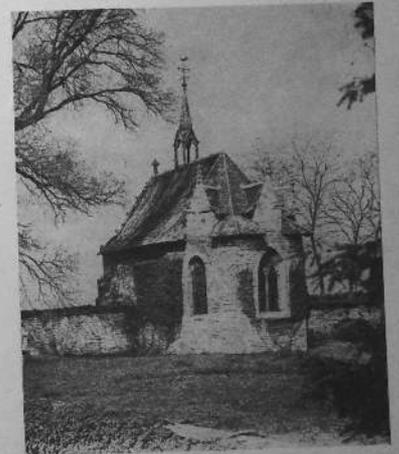
Château
de Josselin

immobile et que le paysage se mette par contre en mouvement. On assiste alors à une lente et silencieuse procession d'îles aux profils les plus variés, dont certaines, longues de plusieurs kilomètres, s'étirent paresseusement à l'ombre d'un bois de pins, cependant que d'autres, dressées haut au-dessus de l'eau, n'offraient qu'une maigre pâture à un mouton solitaire.

Les principales sont l'Île d'Arz, l'Île aux Moines, qui forment des communes, Gavrinis, où l'on visite un dolmen sous galgal aux parois intérieures toutes gravées d'étranges dessins, Boède, Berder, Tascon, Renauld, la Jument, le Grand Vaisy, Illur... Et il est tout probable que leur insularité réelle ne remonte pas au delà de quelques milliers d'années, le Golfe étant de formation relativement récente, au dire des géologues.

C'est sur l'impression de calme élyséen laissée par cette mer en réduction — à laquelle le département du « Morbihan » a emprunté son nom — que l'on prend dans l'après-midi ce qui, dans ce circuit, constitue la route du retour.

L'admirable ruban qui relie, à travers la Haute-Bretagne, les bords de la Manche aux rives de l'Atlantique, fait un crochet par Saint-Jean-Brévelay, Guéhenno et Josselin avant de traverser Ploërmel. Dans la seconde de ces localités il passe à proximité du plus important des calvaires morbihannais dont les personnages,

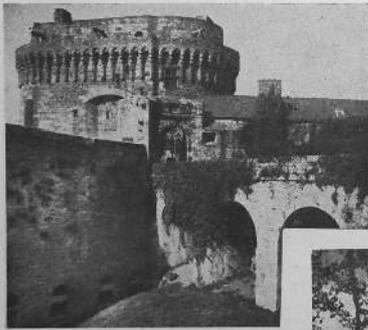


La chapelle de Maleville, près Ploërmel

taillés dans le rude granit du pays, sont plaqués de lichens rouges et jaunes, ajoutant une note imprévue à l'œuvre du sculpteur Guillouziec qui les tailla vers 1550. Dans la troisième, c'est château des Rohan, avec ses hautes tours pointues surveillant la vallée de l'Oust, sa façade délicatement ajourée et dans la décoration de laquelle la devise de son constructeur tient la première place, qui monopolise natu-



Le Jezual,
à Dinan



Le château
de la Duchesse Anne

rellement l'intérêt d'une vieille ville par ailleurs des plus charmantes.

Lorsque le soleil éclaire obliquement cette façade et y fait jouer les ombres et les lumières, l'art des quatorcentistes bretons s'apparente à celui des plus habiles dentelières. Et devant le faste de cette demeure, on pense moins au sens incer-



L'église
Saint-Sauveur

tain du *motto* « A PLUS », revenant comme un leit-motiv au balcon de chaque lucarne, qu'au dicton des premiers possesseurs du château : *Roy ne puis, prince ne daigne, Rohan suis!*...

A « mi-voie », entre Josselin et Ploërmel, se déroula, le 27 mars 1357, le fameux Combat des Trente qui mit, en réalité, aux prises soixante hommes d'armes divisés en deux camps, dont l'un



La Rance,
à Dinan

était entièrement composé de Bretons, mais dont l'autre n'était point uniquement composé d'Anglais.

Froissart et les trouvères contemporains en racontèrent les péripéties en des pages qui ont une saveur d'Iliade.

Le nom de Ploërmel est connu surtout à cause du titre d'un opéra-comique de Meyerbeer; mais cette vieille ville se recommande sur le plan artistique par une belle église du XVI^e siècle à façade chargée d'images sculptées que l'on dirait inspirées par l'*Eloge de la Folie*.

Après Ploërmel, la « Route » emporte ses pèlerins vers Dinan par Mauron et Saint-Méen, à travers une nature suffisamment variée pour faire oublier la longueur de l'étape.

Quelle aimable cité, que cette antique ville ducale ! Elle eut jadis plus de cinquante tours faisant saillie sur ses murailles, pour la défendre contre les périls éventuels, et, sans doute, à l'époque, damait-elle le pion à Fougères et rivalisait-elle avec Carcassonne... Il lui en reste seulement quelques-unes, et trois ou quatre portes, dont la plus typique est celle qui s'ouvre sur la rue de Jerzual, fortune des marchands d'aquatintes.

Telle quelle, cependant, Dinan reste au premier rang des villes de Haute-Bretagne de par l'intérêt de ses monuments, parmi lesquels l'église romane de Saint-Sauveur, le château des ducs, et autres, ainsi que de par sa situation sur un château qui domine la vallée de la Rance, dans l'un des plus beaux sites de cette adorable rivière.

C'est à vrai dire dans ce chef-lieu « touristique » que se ferme le livre des impressions pour les voyageurs du Tour de Bretagne, car quelques minutes après l'avoir quitté, ceux-ci auront rejoint à Dinard le point de départ de leur circuit.

...Et voilà ce que les progrès de la traction routière et l'organisation du tourisme moderne, auront permis de voir et d'admirer aux émules des Dubuisson-Aubenay, des Jouvin, des Young, des piétons romantiques — sans parler des innombrables pèlerins du *Tro-Breiz* médiéval dont il était question au début de cette brochure.

Ce n'est certes pas « toute la Bretagne ». C'en est certainement l'essentiel. Et n'a-t-il pas de quoi satisfaire les plus blasés ? En y songeant nous ne regretterons pas trop le « bon vieux temps ».



La Palmeraie,
à Dinard



Au pays du sel

VII
De Vannes
à La Baule

LES passagers de la « Route de Bretagne » ont la faculté de choisir, pour « conclure » la visite de la presqu'île Armoricaïne, entre l'étape décrite ci-dessus, qui « boucle la boucle », et une autre qui, les menant de Vannes à La Baule, leur permet de rejoindre leur point de départ par une voie différente de celle empruntée à l'aller.

Cette étape, dont on aurait tort de méconnaître l'intérêt, se déroule sur une belle route aux lentes ondulations entre la cité des Venètes et La Roche-Bernard.

Avant d'atteindre ce chef-lieu de canton situé aux confins du Morbihan et de la Loire-Inférieure, et qui, historiquement, appartient au pays nantais, on franchit la Vilaine dans un site majestueux, sur un pont métal-



La Baule

lique d'une conception hardie, avec ses deux cents mètres de portée et son tablier élevé de 35 mètres au-dessus du niveau des plus fortes marées.

Vue du haut de cet ouvrage d'art, la Vilaine, dont le flux envahit le lit jusqu'à Redon, fait figure de grand fleuve et contraste ainsi avec la plupart des cours d'eau bretons, qui semblent



Les remparts
et les fossés
de Guérande

compliquer les communications plus qu'ils ne les facilitent réellement.

Si par hasard, vous n'aimez pas les tournants « en épingle à cheveux », la sortie de cette vieille ville féodale vers Herbignac vous donnera peut-être quelque émotion... Mais vous n'y penserez bientôt plus, et vous laisserez porter en toute quiétude sur les routes unies de la presqu'île guérandaise.

Celle que l'on suit en direction du Sud effleure la Grande

Brière, ce marais de plusieurs milliers d'hectares qu'un roman célèbre d'après-guerre a fait entrer dans la littérature, au même titre que le pays malouin grâce aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, et que le pays de Paimpol grâce à *Pêcheurs d'Islande*... Puis elle



La côte sauvage
au Pouliguen

atteint Guérande, la métropole du sel breton, l'une des seules villes armoricaines, avec Saint-Malo et Concarneau, qui ait conservé intact le corset de pierres de taille dont la poliorcétique des siècles révolus l'avait dotée.

Guérande, c'était encore la Basse-Bretagne par la langue il y a un demi-siècle; et par la patine de ses pierres et l'atmosphère propre à son « mail », elle l'est bel et bien restée. Ses murailles qui, par endroits, trempent dans l'eau verte de fossés sans écoulement, sont encore renforcées de dix tours, sur onze qu'elles comptaient primitivement; et une demi-douzaine de portes fortifiées dont les noms n'ont guère varié depuis le XV^e siècle, mettent la

vieille citadelle de Jean V, duc de Bretagne, en communication avec l'extérieur...

L'extérieur, pour Guérande c'était autrefois, d'un côté les salines de Batz, de Saillé, de Trégaté, dont elle monopolisait la production; de l'autre, c'était tout le pays breton, vers lequel cette production était en grande partie dirigée à dos de mulet, par des sauniers aux costumes pittoresques.

Aujourd'hui, ce sont principalement les stations balnéaires de Piriac, de La Turballe, du Croisic, du Pouliguen, de La Baule, de Pornichet, et autres, dont son activité saisonnière est principalement tributaire depuis la déchéance de l'industrie salicole.

Il y a quarante ans, la principale de ces stations n'était encore qu'un obscur hameau dépendant de la commune d'Escoublac; et les guides de l'époque qui daignent mentionner son existence en parlent à peine sous le nom de *La Bole*.

Ce que le développement de l'industrie touristique et l'urbanisme moderne ont fait de ce hameau admirablement orienté et doté d'une superbe plage de sable impollué, il ne nous appartient guère ici de le prôner.

La vue de son ensemble, aussi sommaire ou aussi détaillée qu'elle puisse être, n'infirmes en rien le dithyrambe que l'on entonnerait à son sujet, si ce mode était seulement compatible avec la réserve bretonne...

Et c'est pourquoi une pointe dirigée vers La Baule, cette perle armoricaine de l'Atlantique, loin de rompre l'unité d'un voyage de découverte autour de la Bretagne contemporaine — mélange harmonieux du présent et du passé — la renforce singulièrement, et ajoute un élément nouveau aux charmes prodigués sans nulle parcimonie par les précédentes étapes du moderne *Tro-Breiz*.

Francis GOURVIL.

